

August Wilhelm von Schlegel an Guillaume Favre

Paris, 24.10.1817 bis 28.10.1817

Empfangsort	Genf
Anmerkung	Empfangsort erschlossen.
Handschriften-Datengeber	Genf, Bibliothèque de Genève
Signatur	Ms. suppl. 968, f. 63r-66v
Blatt-/Seitenzahl	4 S., hs. m. U.
Bibliographische Angabe	Adert, Jules: Mélanges d'histoire littéraire par Guillaume Favre. Avec des lettres inédites d'Auguste-Guillaume Schlegel et d'Angelo Mai. Bd. 1. Genf 1856, S. CII–CVI.
Editionsstatus	Einmal kollationierter Druckvolltext ohne Registerauszeichnung
Zitierempfehlung	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-01-20]; https://august-wilhelm-schlegel.de/version-01-20/letters/view/4817 .

Paris, 24 octobre 1817.

J'ai reçu votre lettre du 1^{er} octobre, Monsieur, et je suis confondu de votre savoir; M. Mai doit en être consterné. Cette recherche sur les histoires fabuleuses d'Alexandre le Grand m'intéresse beaucoup, et je voudrais avoir plus de loisir pour m'y livrer. Mais mon objet principal est la publication de l'ouvrage de mon illustre amie: nous en sommes toujours aux soins préparatoires. Ensuite, je voudrais profiter de mon séjour ici pour avancer dans les études indiennes: j'ai promis trois ou quatre articles de journaux qui devraient être faits depuis longtemps. Enfin, je me propose d'achever cet hiver mon *Essai historique sur la formation de la langue française*, et, par-dessus le marché, je suis paresseux et je passe beaucoup de temps à tailler mes plumes et à épousseter ma table.

Toutefois, je continuerai de faire vos commissions de mon mieux. J'ai enfin attrapé le *corpus delicti*, je veux dire le livre de l'abbé Mai, et je m'en vais vous communiquer le peu que j'ai recueilli.

L'*Itinéraire d'Alexandre*, dédié à l'Empereur Constance, ne se trouve pas joint au livre de Julius Valerius, dans les trois manuscrits que j'ai inspectés jusqu'ici, c'est-à-dire N^{os} 4880, 4877 et 8518. En revanche on y trouve à la fin de la vie une lettre assez longue d'Alexandre à Aristote Cette lettre diffère de celle insérée dans le 3^{me} livre de Valerius, laquelle se trouve aussi dans le manuscrit 4880.

La latinité de l'*Itinéraire*, à juger d'après le peu que j'en ai lu, me paraît épouvantable. Mais celle est mauvaise par la recherche, par un entortillement de phrases, accompagné de l'impuissance de manier la construction d'après les vrais principes de la grammaire et de la logique; et ces défauts se sont manifestés de bonne heure. En général le style latin ne s'est pas dépravé graduellement, mais par saccades. De temps en temps on est revenu aux bons modèles. Ces alternatives se font remarquer pendant tout le moyen âge. Au reste, l'abbé Mai a rendu la latinité encore plus mauvaise, en conservant soigneusement toutes les fautes du manuscrit. Il devait mettre p. 4, l. 4, *tempore* au lieu de *tempora*, et p. 5, l.11, *aut* au lieu de *ut*. En revanche, p. 2, l. 12, il propose de lire *humeris* pour *innumeris*. Le sens est pourtant très-clair: *ego tamen audacter innumeris subeo*; «je viens hardiment à la suite d'innombrables écrivains.» Il ne manque pas d'écrire *dampnum*, etc. Quelle puérilité! Comme si la mauvaise orthographe des copistes du moyen âge pouvait nous avancer dans la connaissance du latin classique! P. 19, l. 1, il devait corriger: *festinum meatu*.

Je ne vois point de motif de révoquer en doute l'authenticité de cet écrit; les flatteries envers Constance me persuadent que c'est un ouvrage de circonstance, vraiment dédié à cet empereur. Mais si l'histoire d'Alexandre gagne beaucoup à sa publication, c'est une autre question. Il faudrait faire le dépouillement des nouveaux faits qu'il peut contenir, et examiner à quelles sources ils ont été puisés. *M. Hase me dit que l'Itinéraire doit se trouver ici à la Bibliothèque royale*. Je verrai s'il y a moyen de remplir la lacune du manuscrit ambrosien

Voici la jolie histoire de Nectanabus, très-exactement copiée. *Le Ms. 4877 est sans doute le livre de Jul. Valerius, mais fort abrégé. Cependant, ce récit est si détaillé qu'il est à croire qu'il y a été inséré en entier*. Si j'avais d'abord eu connaissance du *Cod. 8518*, je l'aurais préféré, *parce qu'il est plus ancien. Il est complet au commencement, et j'ai déjà vu que les premières lignes coïncident avec le N° 4877 et avec le grec*.

La lacune que l'abbé Mai a laissé dans le second livre de la vie d'Alexandre peut être remplie par le Ms. 4880; mais si le même morceau se trouve dans le N°8518 (je n'ai pu le feuilleter que légèrement, mais je l'aurai chez moi, cela sera de beaucoup préférable. Le N°4880 est d'une date récente et fourmille de fautes; il est d'ailleurs pénible à compulsé à cause de l'écriture serrée et des abréviations. J'y découvre, en comparant le texte de Mai, une omission considérable au

commencement du second livre, sans qu'il y ait une lacune. Dans le troisième livre tout l'article d'Orosius sur Alexandre est inséré. En général, les manuscrits varient à l'infini; il s'agit de savoir s'il en est de même des manuscrits grecs.

Il me semble que M. Mai a fait de la Bibliothèque Ambrosienne une espèce d'étable d'Augias; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il soit un Hercule. Il publie la traduction latine d'un livre dont l'original grec existe; il la publie d'après un seul manuscrit mutilé, tandis qu'il aurait pu remplir les lacunes et corriger une infinité de bévues et de barbarismes par la confrontation d'autres manuscrits. Il veut définir l'âge de Julius Valerius; c'est encore tout de travers. Il est clair que la traduction est postérieure à l'original: de combien? cela est de peu d'importance. Il faut examiner le texte grec pour traiter cette question avec quelque solidité. Les arguments par lesquels l'abbé Mai veut faire remonter ce livre à la première moitié du quatrième siècle, me paraissent bien faibles. Car un auteur du moyen âge, dénué de critique, en transcrivant des auteurs beaucoup plus anciens, a pu copier machinalement des phrases qui disaient que tel temple, telle fête subsistait encore sans s'embarrasser des changements survenus depuis. En général, il y a d'étranges disparates dans ce livre: d'un côté, on y voit une teinte d'érudition classique, quoique rarement sans alliage, et puis des contes puérils qui décèlent une grande ignorance de l'histoire. J'explique cela en admettant que l'auteur a puisé en partie dans les historiens anciens, dont il arrangeait les récits à sa manière, et en partie dans des traditions populaires. Je croirais volontiers que l'histoire de Nectanabus était un conte répandu parmi le peuple en Égypte, et qu'Æsopus n'en a pas été l'inventeur. Les connaissances classiques, les noms grecs, les allusions surtout à des mots grecs, que Julius Valerius a conservées, m'empêchent de croire que son original grec n'est qu'une traduction d'un livre copte ou égyptien. Mais il me paraît assez probable que l'auteur ou le compilateur de l'ouvrage grec était un Grec d'Alexandrie. Dans ce cas-là, il faudrait bien le placer avant l'invasion des Arabes, et je n'y vois point d'objection.

La littérature Byzantine a été féconde en romans et contes populaires, qui ont eu ensuite de la vogue dans l'Occident. Tels sont le *Dolopatos* ou *les Sept Sages*, les *Entretiens de Salomon et de Marculphe*, je crois aussi *Florio et Blanche fleur*. Quelques-uns de ces contes peuvent être venus plus loin de l'Orient. Un Anglais, Dunlop (*Essay on the origin of fiction*), a montré que la légende populaire de Josaphat et Barlaam a été écrite d'abord dans une langue orientale, si je ne me trompe, en syriaque. Mais il me paraît évident, par la nature du récit même, que le livre que nous avons sous les yeux n'a rien de commun avec les traditions persanes concernant Alexandre. Sir John Malcolm, dans son *Histoire de Perse* (2 vol. 4°. 1815), donne un extrait du récit de Ferdousi, d'après lequel Alexandre était le fils de Darab par la fille de Philippe, et par conséquent Persan. Malcolm dit à la vérité qu'il existe en langue persane des volumes innombrables sur Scander Roumi, outre le passage du Shah-Nameh; mais je pense que les poètes postérieurs n'auront fait que broder les traditions du plus ancien, c'est-à-dire de Ferdousi. Si donc un auteur byzantin du onzième siècle. Siméon Seth (le nom semble indiquer un Juif), a effectivement puisé à des sources persanes un roman d'Alexandre le Grand, son livre doit être totalement différent de celui dont nous nous occupons. Mais cette notice généralement reçue, me paraît peu vraisemblable en elle-même. Pour un livre en langue pehlwi, qu'il aurait traduit ou imité, c'est trop tard; pour un livre en persan moderne, c'est trop tôt. Après l'invasion des Arabes, les livres écrits dans l'ancienne langue furent ou détruits par l'intolérance mahométane ou enfouis par les adhérents de l'ancien culte. Ferdousi a vécu vers l'an mille, mais je pense qu'alors la communication entre Constantinople et la Perse, qui avait été immédiate sous la dynastie des Sassanides, aura été entièrement rompue par l'empire des Califes. S'il y a jamais eu quelque connaissance de la littérature persane moderne dans l'empire byzantin, elle s'y sera répandue beaucoup plus tard, lorsque la poésie persane avait acquis de la vogue parmi toutes les nations mahométanes. Je ne vous parle pas des traditions arabes qui confondent Alexandre avec le prophète Dulkarnain, mentionné dans le Koran; elles doivent s'écarter encore bien davantage de la narration grecque ou égyptienne.

Je n'ai jamais eu le loisir de m'occuper des romans occidentaux français, anglais, allemands et espagnols d'Alexandre, et je ne saurais vous dire jusqu'à quel point ils coïncident avec le récit d'Ésope et de J. Valerius. La version espagnole est imprimée dans le recueil de Sanchez: *Collection de poesias castellanus anteriores al siglo XIV*. Si j'étais à Coppet, je pourrais vous le fournir.

Je voudrais vous engager à ne donner qu'un article préalable dans la *Bibliothèque Universelle* et à réserver tout le reste pour un écrit particulier dans lequel vous pourriez donner à vos recherches tout le développement nécessaire, publier les morceaux inédits qui manquent dans Mai, etc. Le mieux

serait de venir pour un mois à Paris, vous trouveriez toutes les facilités dans les bibliothèques publiques. Je serais charmé d'y travailler avec vous.

A propos, demandez donc à M. Mai comment il entend la mesure de ces morceaux qu'il a fait imprimer en forme de vers. Je vois bien que la prophétie de Sérapis, p. 44, doit être en trimètres iambiques, et la généalogie en sczons. Mais il y a là plusieurs vers qui ne sont pas mieux mesurés que ceux de la *Fausse Agnes*, et cependant l'éditeur n'avertit pas ses lecteurs de ce désordre dans son manuscrit.

Que fera l'abbé Mai de ces fragments d'Ulphilas? Assurément il n'est pas en état de les publier, à moins qu'il n'ait recours à son artifice habituel, c'est-à-dire de ne point expliquer ce qui est fort obscur, pour cacher à ses lecteurs qu'il ne le comprend pas lui-même. Je ne crois pas qu'il y ait aucun savant Italien qui sache la langue gothique. Ce serait une affaire pour Akerblad; mais il vaudrait encore mieux transmettre tout cela à M. Zahn. Je l'entreprendrais bien moi-même; mais il me faudrait du temps. Pour des types gothiques, il n'en existe, je crois, qu'à Oxford; ici, à l'imprimerie royale, il n'y en a point.

Voilà un bien long bavardage, mais la faute en est à vous: pourquoi m'engagez-vous dans de pareils sujets? Mille amitiés. Je regrette bien nos entretiens.

Tout à vous,

A. W. DE SCHLEGEL.

Adressez toujours chez M. le duc de Broglie.

28 octobre.

Quoique le manuscrit 4880 soit de peu de valeur, puisque j'en ai copié un morceau, je vous l'envoie. J'ai corrigé tacitement quelques erreurs, j'en ai d'autres à la marge, mais je n'ai pas entrepris de corriger par mes conjectures des leçons désespérées. En confrontant les manuscrits bons ou mauvais, l'abbé Mai aurait certainement pu donner un texte beaucoup plus correct, et on lirait cet ouvrage apocryphe moins péniblement. (Ce fragment ayant été publié par Müller dans son édition du Pseudo-Callisthènes, nous l'avons supprimé. Vous l'*Appendice de l'histoire fabuleuse d'Alexandre*.-Éd.)